

## SAINTE-BEUVE CONTRE STENDHAL

Dans la longue filiation de commentaires et d'études stendhaliens du XIXe siècle les deux articles que Sainte-Beuve a publiés dans le *Moniteur universel* des 2 et 9 janvier 1854<sup>1)</sup> tiennent une place toute particulière. Ils ont, en effet, une double importance: d'abord parce qu'ils marquent la première rencontre de Stendhal avec la grande critique<sup>2)</sup>, et, ensuite, parce que c'était par Sainte-Beuve, le célèbre lundiste, que cette rencontre s'est opérée. Rencontre tardive et, hélas! peu heureuse.

Ces deux articles, on le sait, ne sont pas de ces documents littéraires restés à l'ombre, et personne n'a oublié le jugement nettement négatif que Sainte-Beuve a porté sur Stendhal romancier. Si nous revenons aujourd'hui sur ce document universalement connu, ce n'est pas pour le discuter ou pour lui opposer une opinion différente de l'oeuvre stendhalienne. Ce serait là une affaire oiseuse. Ce que nous nous proposons de faire dans les lignes qui suivent, c'est d'essayer de répondre à la question de savoir pourquoi le jugement de Sainte-Beuve sur Stendhal était négatif.

\* \* \*

Cette question s'est posée depuis la révélation d'un texte de Marcel Proust. Dans son *Contre Sainte-Beuve*<sup>3)</sup>, l'auteur de *A la recherche du temps perdu* s'est penché surtout sur les raisons qui avaient suscité le jugement négatif de Sainte-Beuve sur les écrivains de son époque. A propos de Stendhal, Proust a été le premier à accuser Sainte-Beuve d'avoir jugé en Stendhal non pas l'écrivain qui a produit *Le Rouge et le Noir* et la *Chartreuse de Parme*, mais l'homme tel qu'il l'a vu tous les jours. Ce faisant, Sainte-Beuve aurait méconnu, au dire de Proust, „qu'un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos

<sup>1)</sup> Les deux articles ont été recueillis dans les *Causeries du lundi*, t. IX, Paris, Garnier et dans *Les Grands écrivains français*, au t. I des *Romanciers*, Paris, Garnier, 1927.

<sup>2)</sup> Si l'on fait exception de l'article de Balzac, publié dans sa *Revue parisienne* du 25 septembre 1840, ne se sont occupés de Stendhal jusque là que des critiques de deuxième, voire de troisième ordre.

<sup>3)</sup> Proust, M. *Contre Sainte-Beuve, suivit de Nouveaux Melanges*. Paris, Gallimard, 1954.

vices“. Et Proust à ajouter: „En quoi le fait d'avoir été l'ami de Stendhal permet-il de le mieux juger? Le moi qui produit les oeuvres est offusqué pour ses camarades par l'autre, qui peut être très inférieur au moi extérieur de beaucoup de gens...“<sup>4)</sup>.

Après Proust, André Malraux a repris, dans *Les Voix du Silence*, les mêmes accusations contre Sainte-Beuve, en disant: „La critique de Stendhal par Sainte-Beuve repose sur le sentiment suivant: J'ai bien connu M. Beyle. Vous ne me ferez pas croire que ce plaisantin a écrit des chefs-d'oeuvre. Restait à savoir si la *Chartreuse* avait été écrite par M. Beyle, ou par Stendhal... Lorsque M. Beyle rencontrait Sainte-Beuve, il voulait l'amuser, l'irriter ou le séduire. Lorsque Stendhal écrivait *le Rouge et le Noir*, rien de pareil: il interdisait à M. Beyle tout ce qui n'appartenait pas au meilleur de son intelligence et de sa sensibilité. Il le filtrait“<sup>5)</sup>.

Les deux écrivains, on le voit, font une différence bien nette entre Stendhal auteur de deux ou trois chefs-d'oeuvre et Stendhal, ou Beyle pour l'appeler de son vrai nom, homme de chair et d'os, vivant parmi les hommes et leur faisant une certaine impression. En réalité, la méthode que Proust et Malraux ont appliquée pour juger l'article de Sainte-Beuve sur Stendhal est la méthode psychanalytique, qui parte de la conviction qu'il y a un décalage incontestable entre ce que nous voyons d'un homme et ce qui est sa nature fondamentale imperceptible pour son entourage. „Je est un autre“, disent les psychanalistes et nous affirment qu'il y a tout un monde entre le Rimbaud auteur des *Illuminations* et le Rimbaud commerçant du Harrar<sup>6)</sup>. Nous ne voulons pas discuter ici la méthode psychanalytique qui est d'ailleurs arrivée à des résultats que l'on ne saurait sous-estimer. Mais il nous semble qu'on pourrait contester l'affirmation des deux illustres écrivains selon laquelle Sainte-Beuve jugeait mal Stendhal parce que le lundiste avait en vue l'homme qu'il avait connu et non pas l'écrivain.

Sainte-Beuve a-t-il d'ailleurs été parmi ceux qui ont pu bien connaître Stendhal, comme l'affirment Proust et Malraux? La réponse ne saurait nullement être positive. On sait qu'une fois Sainte-Beuve a rencontré Stendhal chez Mérimée, en 1830, où Victor Hugo était également présent. Le fait est relaté par Sainte-Beuve dans la lettre qu'il a adressée à Albert Collignon le 29 juillet 1869<sup>7)</sup> et par Stendhal lui-même<sup>8)</sup>. Voilà ce que dit précisément Sainte-Beuve:

„Je ne l'ai pas rencontré très souvent, mais j'ai eu l'heur insigne de passer chez Mérimée une soirée entière (vers 1829 ou 1830), avec Victor Hugo qu'il rencontrait pour la première fois“.

Stendhal de son côté confirme le témoignage de Sainte-Beuve en notant dans ses papiers: „M. Ste-Beuve 26 jr 30, de 9 heures à 2 1/2 chez Clara<sup>9)</sup> avec Gohu“.

<sup>4)</sup> *Contre Sainte-Beuve*, pp. 136—137.

<sup>5)</sup> Malraux, A. *Les Voix du Silence*. Paris, Galerie de la Pléiade, 1951, p. 341.

<sup>6)</sup> Cf. G. Michaud: *Introduction à une science de la littérature*, Istambul, 1950, p. 63.

<sup>7)</sup> Sainte-Beuve: *Correspondance*, éd. Calmann-Lévy, T. II, pp. 378—379.

<sup>8)</sup> Stendhal: *Mélanges intimes et Marginalia*, Paris, Divan, t. II, p. 109.

<sup>9)</sup> Stendhal appelait Mérimée du nom de Clara, d'après le titre que celui-ci avait donné à ses pièces de théâtre: *Théâtre de Clara Gazul*.

„Je ne l'ai pas rencontré très souvent"! Cette affirmation de Sainte-Beuve saute aux yeux et elle prouve que notre lundiste n'avait pas souvent l'occasion d'étudier de plus près Stendhal tel qu'il se montrait dans les contacts avec ses amis et camarades. Il s'ensuirait donc que l'opinion que Sainte-Beuve se faisait de Stendhal ne pouvait guère être le fruit des relations intimes et suivies, ainsi que l'affirment Proust et Malraux. Il le connaissait d'après ce que disaient de Stendhal les gens autour du *Globe*, ou ceux des salons qu'il fréquentait, ou même encore d'après les articles et les souvenirs qu'ont faits paraître Mérimée, Frémy, et d'autres, et non pas d'un contact direct.

Dans un article publié dans la *Revue des sciences humaines* sous le titre de *Sainte-Beuve juge de Stendhal et de Baudelaire*<sup>10)</sup>, Gérard Antoine et Claude Pichois se sont inspirés des suggestions de Proust et de Malraux et se sont appliqués à prouver que Sainte-Beuve jugeait non pas l'écrivain mais l'homme en Stendhal, et qu'ayant de l'homme une mauvaise opinion, il a porté un jugement négatif sur l'écrivain aussi. Cela suppose, bien naturellement, que Sainte-Beuve n'a eu aucun souci de comprendre ou de tâcher de comprendre l'oeuvre romanesque de Stendhal.

\* \* \*

Puisque, comme nous l'assurent les critiques de Sainte-Beuve mentionnés ci-dessus, c'est en partant de l'homme que le célèbre lundiste a porté son jugement négatif sur l'auteur du *Rouge*, voyons si en effet son opinion de l'homme a été aussi mauvaise qu'on voudrait nous le faire croire. Prenons donc le texte des articles de Sainte-Beuve qui nous instruiront là-dessus.

Tout d'abord Sainte-Beuve voit en Stendhal un mélange du XVIIIe et du XIXe siècles, soit du romantisme et de l'esprit philosophique, ce qui d'ailleurs est parfaitement vrai.

„Ce romantique avancé, écrit Sainte-Beuve, a cela de particulier, d'être en contradiction et en hostilité avec la renaissance littéraire et chrétienne de Chateaubriand et avec l'effort spiritualiste de Mme de Staël; il procède du pur et direct dix-huitième siècle"<sup>11)</sup>.

Cependant, Sainte-Beuve reproche à Stendhal de n'avoir pas su concilier ce qu'il a hérité du siècle passé avec les tendances nouvelles de son époque et l'accuse d'avoir mis dans son hostilité à celles-ci beaucoup d'affectation. Il dit notamment:

„Au moment où il causait le mieux peinture, musique; où Haydn le conduisait à Milton; où il venait de réciter avec sentiment de beaux vers de Dante ou de Pétrarque, tout d'un coup il se ravisait et mettait à son chapeau une petite cocarde d'impiété. Il poussait cette singularité jusqu'à la petitesse. Son esprit et son coeur valaient mieux que cela"<sup>12)</sup>.

Retenons la dernière phrase de cette citation, car elle suggère déjà l'opinion que Sainte-Beuve se faisait, sinon de Stendhal écrivain, du moins de l'homme. „Son esprit et son coeur valaient mieux que cela", — écrit donc

<sup>10)</sup> *Revue des sciences humaines*, fasc. 85, janv.-mars 1957, pp. 7—34.

<sup>11)</sup> Sainte-Beuve: *Causeries du lundi*, t. IX, p. 304.

<sup>12)</sup> *Ibid.* pp. 304—305.

Sainte-Beuve et cela ne peut faire supposer que d'excellentes qualités naturelles s'opposant, au regret de notre critique, au factice et à l'acquis dont une des manifestations serait précisément cette impiété supposée affichée et affectée.

Quelles sont donc, selon Sainte-Beuve, les qualités primitives de Stendhal, ses bonnes qualités. Écoutons-le parler :

„Parfaitement honnête homme d'honneur dans son procédé et ses actions” — écrit Sainte-Beuve à un endroit de son étude sur Stendhal<sup>13)</sup>. „Beyle avait au fond une droiture et une sûreté dans ses rapports intimes qu'il ne faut jamais oublier de connaître”, — affirme-t-il ailleurs<sup>14)</sup>. „(Stendhal) était le plus obligeant des hommes” — déclare-t-il encore<sup>15)</sup>.

Voilà pour l'homme dans ses rapports avec les autres.

„Homme d'esprit et de vrai goût”<sup>16)</sup> — écrit Sainte-Beuve et il ajoute que Stendhal „sentait si bien le grand et le sublime sous la coupole de Saint-Pierre”<sup>17)</sup>. Ou encore : „il revendiquait la part éternelle des sentiments dévoués, des belles choses réputées inutiles”<sup>18)</sup>. — Voilà pour le goût de Stendhal, pour sa conception élevée de l'art et pour l'enthousiasme que pouvait lui inspirer une oeuvre d'art.

Enfin un troisième point relatif toujours à la nature de Stendhal. Beyle était un homme sensible, répète Sainte-Beuve<sup>19)</sup>, après les autres commentateurs de Stendhal qui l'avait devancé. Ou encore : „Il a des éclairs de sensibilité naturelle et d'attendrissement sincère”<sup>20)</sup>, „l'esprit de Beyle. . . se joue en saillies vives, en aperçus hardis, heureux et gais, et en parlant des arts, de leur charme sur l'imagination, et de leur divine influence pour la félicité des délicats, il laisse entrevoir je ne sais quoi de doux et de tendre dans ses sentiments, ou du moins l'éclair d'une mélancolie rapide”<sup>21)</sup>.

Que nous montrent les aveux de Sainte-Beuve que nous venons de citer sinon qu'il connaissait très bien les qualités indubitables de Stendhal, son „moi” à lui qui a produit des pages qui saisissent le lecteur et transposent

<sup>13)</sup> Ibid., p. 330.

<sup>14)</sup> Ibid., p. 341.

<sup>15)</sup> Ibid., p. 323.

<sup>16)</sup> Ibid., p. 322.

<sup>17)</sup> Ibid., p. 324.

<sup>18)</sup> Ibid., pp. 320—321. Sainte-Beuve pense ici à cette petite brochure intitulée *D'un nouveau complot contre les Industriels* où Stendhal défendait la littérature de la servitude à laquelle voulaient la soumettre d'un côté la bourgeoisie financière et industrielle et, de l'autre, les socialistes-utopistes qui croyaient naïvement que les industriels étaient indiqués à gérer les affaires humaines et que la littérature devait elle aussi servir à la propagation de leurs idées.

<sup>19)</sup> Ibid., p. 305. Il faut préciser ici que pour la plupart les jugements de Sainte-Beuve sur l'homme qu'était Stendhal suivaient de près les témoignages de ceux qui avaient connu l'auteur du *Rouge* (Mérimée, p. ex., dont la brochure anonyme publiée en 1850 sous le titre de *H. B.* ne pouvait pas échapper à l'oeil vigilant des Sainte-Beuve, ou Arnould Frémy dont les *Souvenirs anecdotiques sur Stendhal* avaient paru dans la *Revue de Paris* du 1<sup>er</sup> septembre 1853. Au fond Sainte-Beuve y est fidèle à sa méthode d'investigation dont un des éléments importants était la documentation préalable sur tout ce qui pouvait avoir trait à l'objet étudié.

<sup>20)</sup> Ibid., p. 323.

<sup>21)</sup> Ibid., p.

en lui des émotions insoupçonnées. Certes, Sainte-Beuve a vu aussi en Stendhal un autre homme, un homme qui, par peur d'être dupe, cachait le meilleur de son caractère, sa sensibilité surtout, sous une écorce de légèreté, d'insensibilité, d'ironie perpétuelle et de paradoxes. Mais cela ne l'empêchait pas de voir ce qui se cachait sous cette écorce. Si Sainte-Beuve connaissait, et même reconnaissait, les qualités profondes de Stendhal, pouvait-il porter un jugement catégoriquement négatif sur Stendhal romancier fondé uniquement sur l'autre image, celle-ci négative, qu'il se faisait de l'auteur du *Rouge*? Il nous semble que non. Le jugement de Sainte-Beuve sur les romans de Stendhal n'a rien à faire avec l'opinion qu'il se faisait de l'homme. Bien au contraire, l'homme et l'oeuvre, Sainte-Beuve les jugeait d'après un autre critère: celui de leur valeur et de leur caractère moraux.

Le texte de Sainte-Beuve peut nous instruire également la-dessus. Voilà ce que dit Sainte-Beuve d'Octave, le héros d'*Armance*:

„Son Octave, jeune homme riche, blasé, ennuyé, d'un esprit supérieur, nous dit-on, mais capricieux, incapable et ne sachant que faire souffrir ceux dont il se fait aimer, ne réussit qu'être odieux et impatientant pour le lecteur”<sup>22)</sup>.

Et sur le milieu que Stendhal s'était proposé de peindre dans *Armance*:

„Les salons que l'auteur avait en vue n'y sont pas peints avec vérité, par la raison très simple que Beyle ne les connaissait pas. . . Beyle, qui vivait dans les salons charmants, littéraires et autres, a donc parlé de ceux du Saint-Germain comme on parle d'un pays inconnu où l'on se figure des monstres”<sup>23)</sup>.

Les personnages secondaires non plus ne sont pas, de l'avis de Sainte-Beuve, ressemblants et il porte ainsi son jugement d'ensemble sur *Armance*: „/. . ./; et ce roman, énigmatique par le fond et sans vérité dans les détails, n'annonçait nulle invention et nul génie”<sup>24)</sup>.

Il est évident que la part de vérité que renferme le livre de Stendhal et l'effet moral qu'il produit sur le lecteur est le seul critère qui soit à la base du jugement de Sainte-Beuve. Stendhal, d'ailleurs ne voulait pas que son livre fût jugé autrement. La vérité du livre, c'était là son premier souci. Cependant, il y a une différence fondamentale entre ce qu'était la vérité pour lui et ce qu'elle semblait être pour Sainte-Beuve.

*Le Rouge et le Noir* et la *Chartreuse de Parme* n'ont pas été non plus jugé par Sainte-Beuve d'après des critères différents. Quoique le critique soit obligé de reconnaître que le *Rouge* est „du moins un roman qui a de l'action” et que Julien Sorel du début du roman „personnifie avec assez de vérité” cette jeunesse qui, ayant de l'instruction, mais pauvre, veut „faire son chemin”, l'ensemble de l'ouvrage et du caractère du jeune protagoniste ne le rebute pas moins par ce qu'il a, estime-t-il, de faux et d'immoral. Julien est pour lui „un petit monstre odieux, impossible, scélérat qui ressemble à un Robespierre jeté dans la vie civile et dans l'intrigue domestique”. L'ensemble

<sup>22)</sup> Ibid., p. 327.

<sup>23)</sup> Ibid., pp. 327—328.

<sup>24)</sup> Ibid., p. 328

de l'ouvrage aurait manqué le but que Stendhal se proposait, savoir la peinture fidèle des classes et des partis d'avant 1830: „Le tableau des partis et des cabales du temps, écrit Sainte-Beuve, que l'auteur a voulu peindre, manque aussi de cette suite et de cette modération dans le développement qui peuvent seules donner idée d'un vrai tableau de moeurs”.

Et voici maintenant quelques jugements sur la *Chartreuse de Parme* et, en particulier, sur Fabrice del Dongo: „La morale italienne, dont Beyle abuse un peu, est décidément trop loin de la nôtre”. Et ailleurs:

„Il a fait de Fabrice un Italien de pur sang, tel qu'il le conçoit, destiné sans vocation à devenir archevêque, bientôt coadjuteur, médiocrement et mollement spirituel, libertin, faible, (lâche, on peut dire), courant chaque matin à la chasse du bonheur et du plaisir, amoureux d'une Marietta, comédienne de campagne, s'affichant avec elle sans honte, sans égards pour lui-même et pour son état, sans délicatesse pour sa famille et pour sa tante qui l'aime trop. . . ; mais ce que Fabrice est et paraît être dans presque tout le roman, malgré son visage et sa jolie tournure, est fort laid, fort plat, fort vulgaire; il ne se conduit nulle part comme un homme, mais comme un animal livré à ses appétits, ou un enfant libertin qui suit ses caprices. *Aucune morale, aucun principe d'honneur. . .*”<sup>25</sup>) (souligné B. N.).

Sainte-Beuve, on s'en aperçoit bien, juge la morale de Stendhal. Il est fort explicite lorsqu'il écrit que Fabrice n'a aucune morale et aucun principe, que Stendhal „n'avait pas, en écrivant, la même mesure morale que nous; (qu') il voyait de l'hypocrisie là où il n'y a qu'un sentiment de convenance légitime et une observation de la nature raisonnable et honnête, telle que nous la voulons retrouver même à travers les passions”<sup>26</sup>). Ceci nous confirme que l'auteur des *Causeries du lundi* ne jugeait pas Stendhal en lui-même et d'après l'impression qu'il (lui) fait, comme veulent nous faire croire G. Antoine et C. Pichois<sup>27</sup>). Il le jugeait, sans aucun doute, d'après le contenu moral de ses oeuvres. Si Sainte-Beuve n'a donc apprécié à sa juste valeur l'homme qu'était Stendhal et si son jugement relatif à ses oeuvres est sévère, brutal même<sup>28</sup>), c'est que la morale que notre lundiste défendait dans les colonnes du *Moniteur universel*, journal officiel du Second Empire, n'était guère celle de Stendhal et de ses personnages. Cela n'a rien d'étonnant si l'on a en vue que l'ancien révolutionnaire en matière de littérature et de politique qu'était Sainte-Beuve avait subi une évolution qui l'a rapproché, après la Révolution de 1848, de la droite classique. Le bon connaisseur de Sainte-Beuve, G. Michaut, a très bien défini l'attitude que notre lundiste prenait à l'époque où il écrivait son étude sur Stendhal. Voilà notamment ce que dit G. Michaut:

„De plus en plus donc, Sainte-Beuve renonce à la fonction de critique telle qu'il l'avait définie à ses débuts: il est bien plutôt un professeur, avec tout ce que ce nom comporte de respect de la règle et de la tradition qu'il vise à renouer; ce sont les idées d'ordre, de dé-

<sup>25</sup>) Ibid., pp. 333—334.

<sup>26</sup>) Ibid., p.

<sup>27</sup>) Op. cit. p. 23.

<sup>28</sup>) Ibid., p. 17.

cence, de convenance et de moralité sociales qu'il s'efforce de répandre: porte-parole d'abord de ceux qui désirent et favorisent la restitution politique et sociale, puis porte-parole et presque fonctionnaire du gouvernement impérial"<sup>29)</sup>.

Ceci se passe de commentaires. On peut fort bien comprendre alors l'animosité de Sainte-Beuve pour les romans de Stehdhal et pour Stendhal écrivain. Cette animosité ne pouvait pas être dictée par l'idée que Sainte-Beuve se faisait de l'homme, qu'il ne pouvait pas d'ailleurs bien connaître ne l'ayant rencontré que très rarement, mais plutôt par son désir de défendre la morale d'une société issue des troubles civils de 1848—1849.

## ОДНОСОТ НА СЕНТ-БЕВ КОН СТЕНДАЛ

### РЕЗИМЕ

Авторот на предните редови ги разгледува двете статии што познатиот француски критичар од XIX век, Сент-Бев, ги посветил на Стендал во „*Moniteur universel*” од 2 и 9 јануари 1854 година. Во анализата што ја врши, авторот го задржува своето внимание главно на причините што го условиле вонредно оштриот и крајно негаторски суд на Сент-Бев по однос на литературното творештво на Стендал.

Во последно време се искажа мислење дека негативниот став на Сент-Бев кон Стендал се објаснува со тоа што критичарот, донесувајќи свој суд, го имал пред очи човекот Стендал за кој имал лошо мислење а не писателот Стендал. Ова мислење беше најпрво искажано од Марсел Пруст (во *Contre Sainte-Beuve*) а потоа беше преземено од Андре Малро (во *Les voix du Silence*) и од литературните историчари Жерар Антоан и Клод Пишоа (во *Sainte-Beuve juge de Stendhal et de Baudelaire* објавен во *Revue des sciences humaines*, јан.-март 1957). Меѓутоа, авторот на статијата, тргнувајќи од анализата на текстот на Сент-Бев, докажува дека причините за негативниот став на последниов кон Стендал треба да се барат во фактот што во последните години на својата критичарска дејност познатиот „lundiste” се откажал од своите поранешни позиции и застанал на позициите на официјалниот морал чиишто принципи ги брани во колоните на „*Minitieur universel*”, службен весник на Втората империја. Со оглед на тоа дека моралот на Стендал бил во дијаметрална спротивност со моралот што Сент-Бев го бранел, не е чудо што целото негово романсиерско дело било негативно оценето од негевниот критичар.

<sup>29)</sup> G. Michaut: *Sainte-Beuve*. Paris, Hachette, Col. „Les Grands écrivains français” pp. 152—153.